

## Freya en trois chapitres.

Les voix n'étaient pas les mêmes. Ce que les images ne disent pas. C'est ce qu'elles taisent le plus. Il n'y a pas de son. David prépare le punch de Fabrice. Ils rient penchés sur la table nappée, blanche. Un dos tendu attrape une bouchée parmi celles présentées sur un plateau doré. Certains ont enlevé leurs souliers, dans l'entrée. On peut voir la hauteur de leurs chaussettes bariolées lorsque le corps se plie sur le large sofa. La lumière artificielle donne au sol mate l'apparence du sable dont la vague se retire tout juste. On regarde ou regarde de nouveau les couleurs, les traits, ce que l'appareil a su appliquer de lumière à cette seconde perdue sur une pellicule. Mais on ne sait pas, sur cette image du couple Roselin encore jeunes concubins, ces visages lisses et brandis à l'objectif sans retenue, si devant eux la salle est bruyante, quel concert inaudible entonne la sonate du lieu — climatisé, pourvu d'une horloge, aux abords d'une route nationale fréquentée, entouré d'un voisinage tintamarre, au-dessous du vol d'un avion, bercé par une mélodie, le tintement du travail en cuisine — si de leur baiser on entendait couiner le froissement des lèvres jointes.

Dans la ville de Carhme, et à de nombreux autres endroits, les habitants usent d'un moyen de renoncement à l'opacité du passage. Le passage, cela. On ne s'est pas intéressé à la conséquence de ces abolitions. Ces sortes de fenêtres de cristal anéantissent toute distance, ou deviennent une distance dont la mesure est sans unité. Loin des coeurs encore battants de Carhme, tant de choses sont passées. La peinture, ailleurs, ne fige rien, filtre seulement le passage, lui donne une tonalité. L'outil et la méthode s'humilient devant Dieu. Elles ne le devancent pas. Or, ce qui arrive, ce qui nous est, leur est arrivé, ce qui est arrivé, est une autre chose. La photographie défie Son oeuvre, dérègle les lois de l'éphémère, du *laisser-là*. Un repère en perdition, fixé sur les voies obscures du passage, dirige les déviances curieuses. On ne sait pas la conséquence d'une machine à transgresser le passage. Ce qui, séance tenante, était le timbre de voix du père devenu. Bientôt, le son qui surplomberait tous les autres sons, que la photographie ne rendra jamais, viendra assourdir le monde, celui de l'appartement 24, au deuxième étage du bâtiment E, à quelques centaines de mètres de la gare de Carhme. Circonscrire le monde en corps fragile et précieux. Le pleure de Léon existe dans la rétrospective des muets clichés qui précèdent à sa stridence, son écho rebrousse sur l'impassible de l'impression brillante, se réverbère sur ces parois des murs ornés de papier-peint chaud, sur le cercle humide des verres en plastiques, d'où parfument la pièce des effluves de liqueur fruitée. Les chemises colorées annoncent cet avènement certain, la pose des faciès élaborés pour le souvenir et les gestes légers de l'aise l'annoncent aussi, ce sens inaltérable que donne la vie qui éructe brutalement, au milieu de la fête d'une jeune cousinade. 1997, peut-être. Comment raconter sans radicaliser le banal, sans falsifier la complicité des vides avec la date marquée ? On a l'envie de croquer cette réunion familiale dessinant l'écrin d'une prochaine naissance. Tout annonce Léon, comme ces instants historiques déshabillent les jours innocents de leur intégrité, attirent les actes mineurs vers leurs gouffres essentiels. Les déclarations de guerres, les attentats, les traités, les invasions et les évasions semblent révévés et applaudis par tous les jours insignifiants. On ne se souvient pas du banal après-midi, d'un samedi de décembre 1999. Cette fois sans image.

À l'enfant, tout ne faisait que précéder, et succéder. Cette réversibilité des moments, des médailles qu'on ne décernent pas, étonnera longtemps Freya Roselin, elle deviendra cousue à son amour, ou à son histoire, à la femme toute entièrement dérangée.

## Mon raz de marée, mon fils premier né.

Ce samedi-là, la ville de Carhme se prépara à la tempête. Elle est annoncée depuis une semaine. La mairie s'est organisée avec le bureau de l'urbanisme, afin d'envisager les zones sensibles. Il a été demandé aux habitants de veiller à avoir un stock d'eau suffisant pour quelques jours, ainsi que de quoi se nourrir. La gare de Carhme sera fermée. Il est conseillé, à ceux qui en ont la possibilité, de protéger leurs voitures dans un garage ou un parking sous terrain. Les supermarchés rationnent les packs d'eau minérale, l'huile, la farine. Chacun est invité à limiter ses déplacements jusqu'à dix-neuf heures. Le couvre-feu est à dix-neuf heures. On aperçoit les enfants accourir régulièrement devant les vitres, presser les clenches et ouvrir en grand les entrées des maisons, impatients, c'était juste le grondement d'un gros camion, ça arrive quand ? On leur a promis un feu d'artifice avant l'heure. A la maison de retraite des Ormes, on n'a raté aucune information sur ce qui vient, ce sera moche, on se demande si Carhme verra le vingt-et-unième siècle, si on partira avec. Il est fortement recommandé de rester à l'abri durant toute la nuit. Le maire a pioché dans le budget « catastrophe naturelle », et a lancé les rénovations de l'église St Hugo, l'année dernière. Le soleil, la pluie, les années et le vide l'ont usée. La maman du maire ne manque aucun dimanche. Il devra compter sur le « fond de solidarité en faveur des collectivités territoriales et de leurs groupements touchés par des catastrophes naturelles », sur l'indulgence des vents. Il n'arrive jamais rien, à Carhme.

Pour la première fois, les Roselins restent seulement deux durant des jours. On ne sait rien. Quelle marque de lait choisir, à quelle température chauffer, combien de temps avant le rot, le sein aurait mieux valu, peut-être, le nourrir à heure fixe, et s'il ne pleure pas, et s'il pleure, et s'il ne sourit pas, et si on merdait d'une façon ou d'une autre. Comme la nouveauté réduit le capharnaüm à une note, tenue, très haute. Ils ne dorment pas, ou peu, exclusivement d'épuisement. Ils s'accordent le nécessaire, vont paisiblement au bout de leurs forces sans y songer. Leur chambre est une redécouverte, un endroit dans lequel on ne va plus tellement, un lieu excentré, l'embouchure coupable, porte ouverte. Toutes les portes ouvertes. Ils regardent l'enfant neuf. Ils veulent rester-là, au-dessus du bébé. S'ils s'en détournent un moment, c'est déjà un morceau de vie gâché. Ils refusent de rater. Aucune cassette à remonter. Des photographies sont prises, imprimées, rangées. Le soin des premières manipulations. C'est réel, chaud, d'eux. L'appartement 24 s'imprègne d'une odeur épaisse de peau lisse, crémeuse et dense. Lorsque le silence surprend les pièces, le monde audible retourne au ras des sons et derrière la fatigue insubmersible : les voitures remontent la rue Pierre Bezet, un train arrive en gare, on entendrait presque le froid tenter de pénétrer les embrasures. Le froid tente d'atteindre Léon. Aller voir, vérifier. Que tout aille bien. Derrière le berceau, une lumière rouge émane de la vieilleuse, forme un halo dont les rayons semblent se déposer sur son visage. Les yeux sont ouverts et silencieux, patients. Ils le prennent dans leurs bras refroidis. C'est une toile encore vierge, pure et candide, sans une once de remise en question, libre de tous vices. Une existence sans mémoire. Elle et lui sont le seul enregistrement. Aucun souvenir ne hante, rien n'est expectation. Cet après-midi-là, alors que le vent se lève sur la plus belle des naïvetés, les Roselins promettent de faire en sorte que rien, jamais rien, ne puisse un jour, jamais rien, le faire se sentir moins libre qu'il ne se sent au moment précis où ses paupières se referment sur un monde calme et serein. Marc éprouve un passage brutal, indatable.

Pouvoir dormir encore, juste une fois, avec une telle confiance en demain.

La tempête Lothar balayait le nord du pays dans la nuit du 25 au 26 décembre 99. Ça n'a vraiment soufflé qu'au matin. Marc se rend dans la cuisine, il est déshydraté. L'eau glaciale chute du robinet dans le verre penché. Le son du jet se mêle à des marmonnements. Il entend les branches dépourvues de feuilles commencer leurs plaintes. Les humains de Carhme se sont rangés à la nuit tombée. Pour un ou deux, les instruments de la valse commencent à peine de jouer, le chaos approchant est une aubaine. Sentir au dehors une concordance avec le dedans. Quelque chose d'approchant la furie. De la paix crépusculaire à l'aube haineuse. La tempête répond aux colères. Ce n'est pas dur d'imaginer à cette heure sourde avant le déclenchement, que des pieds frénétiques se sont extirpés de leurs torpeurs pour fouler les trottoirs désertés, à la recherche viscérale d'une apocalypse cathartique. C'est déjà le troisième qui passe. Il sort de la pénombre trouée par les phares et la vaine signalisation des rues, minuit. Le rouge succède au vert dans le concert de crissements qu'on n'entend plus, qu'on sait pourtant. Encore un qui veut une clope une pièce une bonne raison juste une d'empaler tout le rang d'une traite avec le peu de force qui reste. Le rejet implicite s'étrangle, non désolé non m'sieur on n'a rien, les yeux détournés des refus agacés, l'agonie de la pulsion prend quelques secondes, on attend que ça pète mais rien. Les limites, les sans tête, sans lendemain à penser. C'est l'heure du flirt apeuré des marges et des émargés. L'hiver va au malheur, il lui répond, l'apaise en l'attisant. Il y respire. Marc l'entend, plus que la menace des bourrasques s'immisçant entre les constructions inquiètes. Il entend la cohésion du mal avec les mauvais, les sans espoirs, les sans-abri qui n'en cherche pas, qui veulent seulement saisir l'opportunité du bruit. Leurs bruits en duo avec le ciel, le ciel à eux seuls ce soir. On leur proposerait d'entrer qu'ils refuseraient. Marc tend l'oreille et discerne un galop aux confins du sombre. Il doit protéger femme et fils. Il sera différent, il fera mieux, les choses bien. Un parent. Tout se passera bien. Personne ne montera jusqu'à l'appartement 24. Sa famille a un lieu où dormir. Il y a de quoi manger dans les placards. Il est un rempart. Ils se tiendront à trois. Il quitte la cuisine, éteint la lumière, traverse le salon devant l'écran noir de la baie vitrée qui s'allumera demain sur un paysage altéré. Il ferme la porte de la chambre derrière lui, en pensant qu'il la ferme. Pendant les heures éteintes, leurs discussions à l'étouffée couvrent les vociférations de l'aquilon. Sur le lit, le bassin de Freya et le sien érigent une matrice autour du petit Roselin endormi. Qu'importe le dehors de la chambre. Tout peut bien éclater.

La nuit a été calme. Les éléments ont teinté sous les battements de la pluie, longtemps. La brise s'est jouée de la trajectoire initiale des gouttes. On n'a pas vu la lune depuis Carhme, cachée par un rideau noir couvrant l'étendue. On peut être déçu de ne pas vivre un carnage, de ne pas vivre quelque chose. Les éveillés ont senti une amertume rutilante dans le circuit des heures couardes. Moque-t-on, la tempête n'aura donc pas osé ? On se serait levé pour casser un objet fragile, envoyer un service de table en porcelaine par la fenêtre pour donner le *la*. Où en est la catastrophe ? Peut-on au moins compter sur une destruction quelconque, se sentir culminer un peu ? Le matin a molesté la ville, comme il faut. Tôt, c'est arrivé de l'Est. Les immeubles sont giflés. Tous les sommeils se désagrègent. Les oiseaux cadennassent leurs ailes contres leurs thorax bombés par la peur. Ceux qui tentent le vol se dispersent comme autant de pétales automnaux. Freya est en Pernicie. Elle a une douzaine d'année le soir du cyclone. A Mentin, la commune dans laquelle son frère, sa mère et elle vivent, leur maison de taule n'est pas un refuge viable. Le toit de taule risque de se soulever, de les laisser offerts aux intempéries meurtrières. Un arbre du jardin pourrait tomber. Vigilance rouge. Les murs sont en dur,

mais fins. Ce n'est pas même une question, l'habitude n'est pas curieuse. Ils entendent qu'un autre cyclone arrive. Chaque jour, dans les mots, la radio, l'air, le décompte avant la frappe. Des *j'en ai vu d'autres* dans le ton des vétérans. La veille, ils font leurs sacs à dos. Brunte s'occupe de déployer et fermer solidement les volets expérimentés. Une baguette coupée en trois, un trait d'huile imprègne la miche sèche sous quelques filandres de poulet émincées. Ça devra tenir la route. Freya choisit deux livres, coince astucieusement les autres entre le matelas et le sommier de bois, que l'eau ne risque pas de les prendre. Des histoires parlent de neige, d'amours interdits menant à la fortune et le bonheur, loin d'ici. Il faut les rendre à la bibliothèque en état. La bibliothèque devrait tenir, elle aussi. Une bâche, on devra se serrer s'il se met à pleuvoir avant terme. Trois heures si on garde le rythme, peut-être moins. S'ils veulent avoir le bus, il y a des chances qu'il passe encore, entre onze et quatorze heures, au moins deux peut-être. Les grands parents les attendent dans la grande maison. On y jonche le sol de plusieurs couches, tartare de draps, couvertures, rares vêtements épais pour atténuer le contact du sol. Tous les fils et les filles, les progénitures convergent vers les aïeuls à l'aune du énième jour de vent. Pour la fratrie Melion, la fête s'annonce excitante. Tout le monde sera là. Brunte sourit, en attendant la mère sous le manguier, peut-être bientôt mort. On ne sait pas ce qui tiendra raide. Il escompte les rires étouffés par le scandale du dehors, un claquement, un opéra de fracas, une explosion sans source précise, le courage de ceux qui se lèveront pour mieux entendre le carnage, il se lèvera pour impressionner les derniers nés. La chaleur des veilles est toujours plus moite, plus sensuelle. L'atmosphère s'appuie sur les épidermes, masse comme pour détendre les muscles bientôt contractés par l'adrénaline du cataclysme. La mère demande si l'on n'a rien oublié. Freya est encore dans sa chambre. Freya ! Que fait ta sœur ? Vas la chercher s'il te plaît, on doit y aller maintenant. Dans l'appartement 24, Freya craint de ne pas être allongée à même le parterre d'enfants qu'abritent la maison rassurante des aïeuls, vers le centre de l'île natale. D'avoir oublié de prendre une culotte de rechange dans le sac, et l'eau. Elle craint pour le manguier qu'elle aime, et pour Brunte, parce qu'elle ça va, mais elle sait ce que Brunte change quand ça souffle. Le frère diffère, par-là. Il a peur d'une peur comme une extase. Une peur qui le rend capable de tout sous l'âge irrésolu. Sa vigilance à elle. Marc se bat pour maintenir stable la baie vitrée que le vent assène de fouets. Que rien ne pénètre le foyer. Il se souvient, lui aussi, qu'aux fenêtres de l'île on met de grosses bandes de scotch pour renforcer le verre. Pour que s'il se brise, il ne s'éparpille pas en mille morceaux coupants. C'est peine perdue, le soleil se lève timidement. La baie va lâcher. Il retourne à la chambre, referme la porte. Au bout du petit matin, quand ç'aurait été fini, il aurait été chercher le cousin pour une balade entre les décombres de voitures lacérées, entre les scolioses des palmiers. Il aurait siroté le jus secoué des cocos fendues recueillies par les herbes folles. Il embrasse sa femme en se recouchant. Freya serait rentrée quelques jours plus tard. Elle se serait mise à dévaler comme une dératée la pente irrégulièrement goudronnée de la rue Grosœuil, jusqu'à la maison en contre-bas, peut-être plus là. Brunte dans la foulée. La chaleur aurait repris sa place. Elle aurait été soulagée. Ils auraient nettoyé. Il aurait fallu aller voir le lendemain, si l'école aussi avait tenue. Au milieu du lit, le fils est impassible. Ils tendent l'oreille. Il respire plus fort que la tourmente. Ça va. L'île tient, sans eux, outre-mer. Ils en sont loin.

Ça va.

*Quelques virgules plus tard.*

Quand frère Castillo a interrogé le père, Léon ne savait pas qu'il était là. Il n'aurait pu le voir entrer depuis l'estrade, alors qu'il lisait un verset à l'assistance silencieuse. Il a entendu sa voix tombée du haut-parleur situé à l'avant de l'auditorium. Ce devait être la troisième ou la quatrième réunion à laquelle le père n'assistait pas. Il est venu. Ces réunions sont importantes pour les Roselin. Chaque semaine, depuis plus de vingt ans maintenant. En ce lieu même, à Carhme même, depuis le temps. Chaque semaine, plus ou moins les mêmes visages, des ajouts et des absences au fil des années, mais un paysage similaire. Les fauteuils sont roses comme au cinéma, les murs ont été repeints plusieurs fois, verts, puis blancs, les tenues des *frères et soeurs* n'ont pas tellement changées. Il semble nécessaire de donner ici quelques détails, au risque de ne pas être juste. Le risque du mot. On dit « la Salle ». C'est l'endroit. On y parle de Dieu et des hommes. On y devient heureux, vraiment heureux. C'est la promesse.

Le rendez-vous pour refaire le pansement est à dix-neuf heures. Il faut le changer tous les deux jours. Freya ne se sent pas de le faire. Le nettoyage de la plaie à vif sur la douleur du père. Ils ont choisi de consulter une infirmière. Il y va seul en boitant. Il dit que la conduite, ça va. Il a encore cette autonomie. C'est à l'autonomie de l'homme que pense Léon, ou plutôt à la dépendance qu'il devra supporter un jour. Non pas le soin nécessaire, mais le respect acide pour le corps affaibli du père déchu. Un corps qui aura été. On dit *vieillir* comme si c'était normal de mourir si lentement.

Il y a deux risques majeurs au mot : le premier est d'altérer la réalité dans le méandre des projections subjectives derrière le mot, le second est l'admission. Et ce qu'il se passerait si l'on cessait d'admettre. Si on rendait à la chose nue son anormalité, sans les doux leurs. Si on se taisait pour toutes. Si on marchait les plantes à même les bouts de verres, sans la précaution vocabulaire. Varice, ulcère, phlébologie, douleur, échelle.

Il est venu. Léon lève la tête, la joie se dessine sur le visage de l'enfant qu'il a été. C'est la fin de la réunion. Marc suit le mouvement des uns et des autres approchant de lui. Il arbore ses chaussons sous le pantalon du costume. Avec le pansement, le pied ne rentrerait pas dans ses chaussures de ville. Il en rit. Tout le monde est content de le voir, seulement ça, qu'il soit ici. Les trois Roselin regardent le père agir. Comme il s'y prend. Il traîne la pâte fièrement. S'engager dans l'allée de gauche entre deux blocs de sièges, et faire le tour de la Salle en serrant des mains, souriant, boitant. Il est discrètement célébré par tous ceux qu'il croise. Le fils n'en fait rien. Il ne veut pas souligner l'évènement du père. Il estime que personne ne le devrait. Il observe d'un oeil adroit la déambulation hachée. Ce n'est pas le père, ça. Le père sonne faux. Ce n'est pas ce qu'il était censé devenir, pas un être étroitement fier et triste de pouvoir encore bouger. Il n'était pas censé devenir quoi que soit, inchangé, perpétuellement la figure masculine massive, sûre, valide. Celle-là, sur laquelle les années passent, mais intacte, inébranlable dans les yeux de Léon. Mais le temps pille les installations crues solides. Il t'empile des charges de hontes sur les parangons torpillés et tant pis pour la mort propre. On envisagerait de piquer le chien. On le ferait plus tard que prévu, on pleurerait un peu. Le héros malade est en chausson foulant la rue, le carrelage que foulent des cuirs, des talons, les baskets des enfants négligemment fagotés parce que trop petits pour qu'on ne les voit vraiment. Marc est grand dans le coin de l'œil de tous qui attendaient son retour. Les sourires désolés se vendent comme une contrefaçon de la joie ému sur le marché des retrouvailles. Il a fait impression avec son commentaire au micro, son entrée au dernier moment. Il fallait passer comme ça, assumer le geste du retour dans l'attaque. L'arrivée à l'heure, dans l'allure

encore calme du groupe attentif aux détails, ç'aurait été le calvaire. Il n'y avait que par le triomphe saisissant que le père pouvait revenir, créant l'occasion en feignant la normalité. Rien de tout ça n'est normal. Ça crève les yeux de Léon de le voir ainsi au monde. Cassé. Le mot s'estampille. Le mot admis.

Cassé.

Freya lui foutrait une bonne trempe si elle percevait le déshonneur, l'insulte au sacrifice. Elle ne crierait pas au sacrilège mais n'en penserait pas moins derrière le reproche acerbe, parce que le père et Dieu ne font qu'un devant l'ingratitude lâche de la progéniture. Marc est son roc. Elle le dit toujours. « Mon mari » avec le ton toujours vrai. Elle ne se lasse pas de ce qu'ils ont su être l'un pour l'autre. Il lui plaît. La conversation ne tarit pas davantage que l'admiration mutuelle. Une loi secrète semble régir le pays de leur attirance. Ils s'informent de tout par appels, par messages, par lèvres. Ils sont garants de l'existence de l'autre. Plus une attirance, non, un accord. Une jonction définitive. A bien y regarder, un monstre, magnifique monstre. Elle n'est pas, pourtant, pas plus belle à la vue du partenaire brinquebalant. Ce qu'elle bouillonne n'est pas plus reluisant. Elle en aurait le droit, le récit n'est pas identique ; avant d'être la famille, c'est l'homme dont elle a fait le choix. Il n'y a pas de logique fondamentale, reste l'arbitraire à l'épreuve de chaque tension. Cette distance qui creuse doucement le sépulcre des couples habitués à leur chute au fond du doute, jusqu'à l'erreur cruciale, la récapitulation. Ils tiennent, la vie toujours au front. Sans capituler ni rétrograder. Sans se ranger du côté du joli conte bien écrit et bien corrigé. Toutefois, la colère mène la charge depuis quelques jours. Elle le méprise à l'endroit de son dépérissement lucide. On le sent dans l'absence de plaintes, de remarques pincantes, de mauvais mots. Ces choses-là sont l'aisance privilégiée des bonheurs nonchalants auxquels il faut chercher noises dans l'ennui, étincelle dans la nuit. Le père blessé prend trop de place pour ce rythme-là. Le refrain chancelle avec la cadence tremblante du chef d'orchestre. Ne subsiste que le prétexte de l'inquiétude, au silence effrayé de Freya.

Une plaie s'est ouverte deux ans auparavant. Petite, au niveau du haut de la cheville gauche. Il a une mauvaise circulation sous cette parcelle de son corps. On sut quoi faire. Enlever la veine. Programmer une opération, passer des coups de fil, s'organiser. Merci la médecine moderne. On comptait sur lui, le Roselin, l'épicentre. On ne tenait pas compte de lui. Ce n'est jamais apparu comme une nécessité. Il est un support. Il est habilité à équilibrer les masses instables. La femme, le fils, la fille. Sur tous les fronts. Il supervise les missions de son équipe. Tu gères ? Il gère. Il est un homme, un mat. Grand, droit, le dernier à couler s'il le faut. Le regard porté loin au-dessus des siens. Fiable. Il est garant de la sécurité. Il n'est pas en danger, ou friable. Pas censé être en danger. Il créa la terre et le ciel, la faune la flore le touché la vue la musique le plaisir le respect la quiétude l'amour la vie. Un repère. Il est la seule façon de se risquer à explorer les paramètres du système de chose, il est l'assurance perpétuelle de la possibilité d'un retour à l'origine. Il est si hargneux dans le soin des autres. Ils supposaient le même souci tourné vers soi. Une indépendance illustre.

Se laisser pourrir. Le laisser pourrir. Il y eut quelques remarques à la dérobee. Au fait, ta jambe, ça va ? Il faut vraiment que tu te fasses opérer. Depuis le temps. Ce n'est pas sérieux. Quand c'est pour nous, tu râles. Un rhume, une prise de sang, des médocs à prendre, tu ne nous lâches pas. Mais quand c'est toi. Et on passe à autre chose, tant qu'il tient debout. On pense encore le navire insubmersible pendant qu'il prend l'eau. L'idée de la nécrose occulte remonte une seconde, une glaire vite ravalée. La bavure

est revenue entacher la narration naïve d'une guérison enchantée. Une plaie s'est réouverte. La plaie plus large.

Elle l'accuse à chaque pas chevrotant. Négligent. Inélegant. Faillible. Contraignant, pour la première fois. L'amour évident commence de peser lourd. Elle doit supporter la déteinte du mari, la marque. Elle sait qu'elle finirait par détalier d'elle-même, s'évider complètement, s'identifier à cette réalité, elle se fera infirmière dévouée, elle sait tout faire, femme capable de résilience au prix de ce qu'il lui reste d'ambition personnelle, égoïste et sans principe et Lucrece Borgia et démissionnaire si elle refuse d'incarner la providence, une mère hygiénique à toute épreuve et tout effort avant d'être femme. Elle sait tout faire. Le remède. La dissonance finira par concorder avec les hymnes du devoir, elle n'entendra même plus l'écho lancinant, l'agonie du désir. Il a fait quelques pas dans le jardin aujourd'hui, c'est bien, ça lui fait prendre l'air, hein chéri ? on a besoin, on a bon espoir que le nouveau traitement le soulage, sa soeur ne l'appelle même pas, c'est gentil de passer, oui je lui dirai, il s'excuse de ne pas descendre, il est fatigué. Elle sait que l'irrespirable laissera un filait d'oxygène dont elle saura se contenter. Il a fait la moitié du tour de la Salle. Si son visage promet sa guérison, la raideur de sa nuque ne ment pas. Il souffre et la souffrance suinte à travers ce qu'elle seule s'autorise à discerner. Seule à pouvoir en prendre soin parce qu'elle sait tout faire. Elle préférerait tacler la jambe malade maintenant que de laisser finalement faire les vœux conjurateurs, laisser se concrétiser la sinistre prophétie. Dans la santé comme dans la maladie. Elle sait tout faire. Ici, l'estropié s'avançant jusqu'à l'autel, au milieu des convives endimanchés pour les noces, comme il longe sporadiquement la rangée des sièges roses de la Salle, de mains en mains, elle aurait mal à dire le serment sans taire la candeur. Elle s'étoufferait.

*Bien des virgules plus tôt.*

Un téton se laisse nonchalamment mordiller. On ne fait rien. On se souvient avec imprécision de la nuit. Elle est lovée contre le mur. De sa gorge émane une odeur de café, une odeur de tabac. La peau de son cou s'étire sous de craquelées et sèches lèvres. Sa main enlevée empoigne l'air moite et altéré par l'inertie, longtemps, des corps vaincus. Un mollet s'immisce dans la courbe d'une hanche. Les figures joutent, se jaugent, nez en escrime avant qu'échouent les commissures sur les zones énervées. Une lassitude prématurée plaint l'avance du jour où sombre leur étreinte découverte une fois de plus. Revenez minutes anciennement échaudées par l'alcool et les oublis prémédités, revenez remémorer la vie des ombres agitées dans l'accalmie du monde, revenez... amoures maudites qui ne survivent à la nuit jetée par le précipice de l'aurore. Freya y repense tout le temps. Eh, réveille-toi. Ça la prend comme on avait oublié la croute tout juste arrachée sous l'ongle. Ça démangeait, ça rouvre la plaie d'un coup. Il suffit que le grondement d'une rue adjacente s'atténue assez longuement, qu'une conversation se tarrisse dans le silence ou qu'elle s'évertue à exister pour combler, mais sans substance ni intérêt, qu'il se mette à pleuvoir. La moindre transition lui accroche le même rétroviseur souillé dans l'œil gauche. Elle avance l'attention vissée à la route qui défile à l'envers, elle réalise après ce qu'elle faillit se prendre, parce que pas de chance, ça a tapé si fort la dernière fois qu'elle cherche encore les dégâts dans son dos. C'était le mec bien. Bien comme on en croise peu de nos jours, voire pas, et c'est peut-être mieux comme ça. Le gentil faisait se joindre son côté féroce et... avec son rêve de sainteté. Fallait qu'il tienne debout, droit dans les miches, qu'il la regarde, le sang-froid, avec défi et admiration mélangés. Ç'aurait suffi. Mais il avait le mot joli, aussi. De ceux qui font pénétrer le doigt bien au fond de la bague,

éventuellement. Elle aurait dit oui, pas le choix, pas une offre qui se refuse, pas avec le curriculum vitae taché de fluides corporels et de la goutte qui reste toujours au fond de la bouteille, la même goutte ambrée de ses pupilles amoureuses. Mais il avait aussi le joli mot. Il lui disait que ses parents, s'ils avaient bien des choses à se reprocher et leurs déboires, elle était la preuve qu'ils pouvaient réussir quelque chose. Il les remerciait pour ça. Qu'elle lui rappelait la mer. La mer bleue qui aurait pu être bien là, derrière ce bâtiment haussmannien de l'avenue Paul Doumer, à perte de vue. Il lui disait, sur la route du conservatoire qu'ils faisaient à pied ce jour-là. Que son visage montrait le champ des possibles. Qu'il ne s'était jamais senti comme ça. Que c'était la liberté vraie d'être avec elle. Le genre de joie qui n'explose pas, pas de bouquet final, pas de boum, mais une plaine immense et verte, fertile, légèrement humide et dont les brins se laissent barboter par un vent d'Est en Ouest. Quelque chose comme une après-midi allongé au bord de la vie chlorée. Tant pis si narguent les compris les normaux les rangés sagement. Un plongeon dedans si on le veut soudainement, c'est tout, éclaboussures et maillot dégoulinant. Le bonheur. C'était ce que la personne qu'elle voulait devenir aurait voulu. Elle l'a tiré pour voir. D'un bar à l'autre, en musiques inaudibles, en galoches baveuses au milieu de la rue, en messages malpropres et regards suggestifs, pour faire vaciller la stabilité, se donner raison, sceller son sort parce que tout finit par s'écrouler et surtout les mecs qu'on pense droits. Elle lui a donné, pour qu'il la pille et tente de fuir comme un autre, qu'elle se casse avant comme il faut. Il l'écoutait, c'est ce qui l'a faite tomber. L'arcade a tapé l'asphalte : amoureuse ; on dit. Jamais une question ne l'ennuyait, un boulevard sur lequel elle pouvait rouler à cent-vingt, sans intersection, sans stop. C'était presque horrible, génial. Elle disait j'en peux plus. Je comprends rien à la personne qu'ils veulent que je sois. Je sais que j'en suis capable, je sais que je peux y arriver, que je vais y arriver, c'est juste que je commence à me demander quel est le sens de tout ça. Je vois bien que les autres ne se posent pas toutes ces questions. Pourquoi. Pourquoi moi, je suis comme ça. Je suis fatiguée. C'est vraiment difficile pour moi. Je suis désolée d'être comme ça, je veux pas être comme ça avec toi. Et cela signifiait plutôt : devant toi. Mais il avait aussi le joli mot. Il disait : tu n'es pas seule. Il répondait : je comprends ; elle le voyait que c'était vrai, loin de la formule. Il disait que même si les mots sont imparfaits, c'est ce qu'on a pour se sentir mutuellement. Avec ça, on tient des heures à rincer le monde de mille senteurs, et ils sont allés aisément au bout des nuits. Freya se lève. Elle a besoin de frapper quelque chose. C'est trop de se rappeler sa présence. Ce qu'il disait. Qu'il pensait à elle, dans un message nu : je pense à toi. Qu'il avait de la chance de l'avoir. Qu'il ne saurait plus faire sans elle. Qu'elle lui donnait envie d'accomplir. Qu'il avait besoin d'elle comme elle est. Qu'il serait là, peu importe, si besoin, quand les questions devenaient brûlantes. Elles le devenaient sur une base régulière, pour nettoyer le filtre où s'accumulent ce qu'on ne dit pas. Ça a duré moins de trois hivers, pas grand-chose de ce point de vue saisonnier. Mais il avait le joli mot, celui qui cache l'éternité et le grandiose et le reste. Ce qu'il ne faut pas entendre, encore moins écouter. Au fond, Freya a toujours eu le cœur à se laisser berner. Elle le sait bien. Ça n'avait jamais tenu si ferme. Pourtant, plus ça va, plus elle est prête à admettre que ça n'était pas vraiment à propos de Marc. C'était une dernière tentative de rédemption, la possibilité alternative de se ranger, se prouver qu'elle est normale à quelques virgules près.